

COMMENT LA LITTÉRATURE MODÉLISE L'HOMME DANS SON ÊTRE PLURIEL

Houessou S. AKÉRÉKORO

Université d'Abomey-Calavi (Bénin)

akerekoroh@gmail.com

&

Okri Pascal TOSSOU

Université d'Abomey-Calavi (Bénin)

topas4fr@yahoo.fr

Résumé : Symboliquement parlant, des vécus divers (d'informaticiens, d'hommes de lettres, d'enseignants, de politiques, de sportifs...) montrent que la littérature contribue à développer l'être humain. C'est ce qui justifie que nous nous interroguions sur les modalités multiples de modélisation de l'homme par l'art littéraire. Pour ce faire, nous nous fondons sur deux axes : celui, d'une part, des rapports entre littérature et développement social ; celui, d'autre part, des rapports entre littérature et science. Les deux postulent une interrelation significative et une complétude de *l'homo economicus* avec *l'homo cultus*. Pour conduire l'étude, nous avons recours à la Sociologie de la lecture et à la Sémiotique textuelle.

Mots-clés : Développement, Homme, Imaginaire, Littérature, Science

How the literature modelizes the human in his plural being

Abstract: Symbolically speaking, various real-life experiences (of computermen, of men of letters, of teachers, of politicians, of sportsmen...) show that the literature contributes to develop the human being. It's what justifies that we wonder about the multiple modalities of human imaginary modelization by the literary art. In order to do this, we base ourselves on two axles: the one, on the

one hand, of the links between literature and social development; the one, on the other hand, of the links between literature and science. The two postulating a significative interrelation and a completeness of the *homo economicus* with the *homo cultus*. To lead the study, we appeal to the Sociology of reading and the Semiotics of text.

Keywords: Development, Human, Imaginary, Literature, Science

Introduction

Dans la 2^e partie du documentaire *Les cinglés de l'informatique*, écrit et présenté par Robert X. Cringely, il révèle entre autres : « Bill Gates est un homme très organisé. Il met de côté tout ce qu'il doit lire, et deux fois par an, il s'enferme pendant une semaine pour se plonger dans la lecture. » (1996). On apprend donc que le magnat de l'informatique (langages de programmation, systèmes d'exploitation et logiciels pour ordinateur personnel), l'ancien étudiant William Henri Gates III d'Harvard, inscrit en droit mais ayant suivi des cours de mathématique et d'informatique, est un passionné de lecture. Un article du 23 novembre 2021 sur le site *www.tomsguide.fr*, signé Auriane Polge, parle des cinq livres que le milliardaire a adoré lire pour l'année. On y trouve un roman de science-fiction, une fiction historique, un roman dystopique, une œuvre scientifique sur la génétique et une autre sur les neurosciences. Les conseils de lecture de Bill Gates embrassent autant la non-fiction que la fiction littéraire. C'est dire que l'entrepreneur en informatique n'est pas un bétotien qui a fermé son esprit à la culture littéraire. Cringely nous apprend même que c'est au cours d'une de ses retraites de lecteur qu'il a acquis la conviction de rompre avec IBM et d'investir dans Windows pour le bénéfice à long terme de Microsoft seul.

Cet exemple souligne, s'il en était besoin, que la lecture des œuvres littéraires n'est pas un vain jeu de l'esprit, sans importance, mais un apprentissage de soi et une occasion de construction sociale de son être. Nous ne parlons même pas de la littérature comme industrie culturelle : édition et marché du livre, rencontres littéraires et festivals de théâtre, professions et sciences de la littérature à l'école et à l'université, etc. D'ailleurs, à ceux qui en douteraient, on peut rappeler ces mots d'Ascension Bogniaho sur la littérature orale, valable pour la littérature tout court : « Si nous admettons que le développement et l'épanouissement des gens résultent de la conjonction heureuse des facteurs internes et externes aux peuples, force nous est d'accepter que [...] la littérature orale a œuvré et œuvre encore au progrès. » (1999, p. 14).

La littérature, cela va de soi, est un vecteur de développement. Seulement, un pareil truisme ne va pas de soi dans une société marquée par l'argent-roi, le profit outrecuidant et le machinisme sans conscience. Il importe alors de s'interroger et de réfléchir sans relâche sur les liens entre littérature et développement. Notre perspective, à ce propos, n'est pas d'ordre économique mais intellectuel et social.

L'expérience de l'informaticien Gates et la pensée de l'universitaire Bogniaho nous amènent à nous poser la question clé suivante : Comment l'art littéraire modélise-t-il l'homme ? Ce qui est sous-tendu par les questions spécifiques que sont : Par quels mécanismes la littérature contribue-t-elle au développement social ? Quels liens s'édifient entre texte littéraire et pratique scientifique ? Notre objectif est de décrire les modalités d'édification de l'homme, être pluriel s'il en est, par la littérature. L'hypothèse qui fonde l'étude, à ce sujet, pose que la

littérature est le socle de la construction intellectuelle et sociale de l'homme.

À partir de cette problématisation, nous organisons le travail en deux points. Primo, pour montrer les rapports entre littérature et développement social, il s'agit de relever les doutes sur les pouvoirs de la littérature et de démontrer, sur des cas édifiants, qu'ils ne sont pas fondés et, qu'au contraire, la littérature participe de la construction sociale de l'être. Secundo, nous donnons la preuve que le texte littéraire accompagne tout au long les audaces scientifiques de son potentiel de conscience sociale.

Pour conduire l'analyse, nous nous servons de la Sociologie de la lecture et de la Sémiotique textuelle. La première méthode « interroge la pratique ainsi que le lien entre des textes et ceux qui les déchiffrent. » (Cl. Poissenot, 2019, p. 11). La seconde nous aidera « à comprendre le texte sous tous ses aspects et ses possibilités » (U. Eco, 2011, p. 223), qu'ils soient esthétiques ou épistémiques.

1. Littérature et développement social : doutes et illuminations

Dans ce premier axe, nous évoquons les doutes habituels colportés au sujet de la littérature et son apport réel à l'homme, puis passons en revue des expériences édifiantes de lecteurs prestigieux sur l'importance de la lecture littéraire, avant de finir par les fonctions de l'art littéraire.

1.1. Les doutes sur les pouvoirs de la littérature

« On entend d'étranges choses sur la culture littéraire. D'aucuns la fétichisent tandis que d'autres la déclarent futile. Et on entend d'étranges choses sur l'enseignement, en particulier sur les filières littéraires et leur peu d'utilité. Propos absurdes ! » (A. Viala, 2009, p. 12). Ce coup de gueule, cette indignation d'un grand défenseur de l'École,

est un constat amer et sérieux sur une idée reçue qui court un peu partout. Commençons à consulter deux dictionnaires de langue : le *Larousse* et le *Robert*. L'édition du centenaire du *Petit Larousse illustré 2005*, à l'entrée « Littérature », rapporte après la définition canonique ces mots : « C'est de la littérature : c'est un écrit, un discours superficiel, empreint d'artifice, souvent peu sincère. » (2004, p. 638). On croirait lire un reproche adressé aux écrits littéraires, reproche de platitude, de manque de naturel et d'insincérité qui nous éloigne du ludique et du sérieux énonciatifs caractéristiques de cet art. L'édition du cinquantenaire du *Petit Robert de la langue française 2018*, qui distingue trois sens du mot, rapporte presque la même imagerie péjorative : « Ce qui est artificiel, peu sincère. » (2017, p. 1470). Et les lexicographes précisent artificiel comme opposé à la réalité. Ce stéréotype est évoqué par Jean Onimus dans un essai qui traite des rapports entre enseignement des Lettres et vie quotidienne, où on peut lire à propos de la routine pédagogique : « Tout le reste est "littérature", c'est-à-dire [...] verbalisme et psittacisme. » (1965, p. 31). C'est risquer de confiner la culture littéraire à du verbiage fumeux et pseudo-intellectuel. Bien évidemment, cette perception stéréotypée de la littérature trouve sa source dans les représentations populaires, sans être pour autant réductible à celles-ci.

Dans le recueil *Le silence de la mer* de Vercors, paru dans la période de l'Occupation allemande en France, il est écrit dans l'un des récits, celui au titre significatif « L'impuissance », que « l'art seul empêche de désespérer », pour dire que la littérature est un viatique pour l'espoir dans une existence abonnée au mal. C'est ce dont semble douter Renaud Houlade, l'ami du narrateur qui, effrontément exaspéré par les horreurs de son époque, décide d'envoyer au bûcher sa « bibliothèque » et tous ses trésors culturels, dont il décrie justement l'impuissance :

tu voudrais que je garde tout ça sur mes rayons ? Pour quoi faire ? Pour, le soir, converser élégamment avec Monsieur Stendhal, comme jadis, avec Monsieur Baudelaire, avec Messieurs Gide et Valéry, pendant qu'on rôtit tout vifs des femmes et des gosses dans une église ? Pendant qu'on massacre et qu'on assassine sur toute la surface de la terre ? Pendant qu'on décapite des femmes à la hache ? Pendant qu'on entasse des gens dans des chambres délibérément construites pour les asphyxier ? (1963, p. 127).

Ce propos, vu la vérité de la noirceur du tableau, est un réquisitoire sévère contre les écrivains et leur art. Pour le personnage, les textes littéraires permettent un simple contentement de soi, un dialogue sans attache avec les auteurs, tout cela sans aucune prise sur la vie réelle. Lire n'empêche pas que bien des crimes essaient un peu partout sur la terre : incendies criminels et de masse, massacres organisés, scènes de guerre, fours crématoires, etc. Sauf qu'au fond, le propos est bâti sur un raisonnement faux. On ne peut nier sans mauvaise foi que ce n'est pas la faute à Messieurs Stendhal et autres si l'homme tue. Les écrivains ont toujours dénoncé et mis en garde contre les dérives de toute sorte sans être écoutés et pris au sérieux. C'est ce que rappelle bien à propos Jean Onimus : « La littérature n'est-elle pas un dévoilement éternellement inachevé de l'humain ? Or c'est cela que nous connaissons le moins et de cette ignorance sont sorties toutes les barbaries. » (1965, p. 143). Bien loin du défaitisme, la littérature est en réalité un temple où la langue faite art n'envisage d'autre triomphe que celui de l'Humain, à tout point de vue. Comme le personnage, on connaît les questions sur le « pour quoi faire ? » de la littérature, à laquelle Antoine Compagnon a magistralement répondu dans sa leçon inaugurale au Collège de France, prononcée le jeudi 30 novembre 2006, pour sa chaire de « Littérature française moderne et

contemporaine : histoire, critique, théorie » : *La littérature, pour quoi faire ?*

Au-delà de la situation historique et sociale dont parle le récit de Vercors, quand on considère les chiffres ahurissants sur les inégalités dans le monde, par exemple dans le livre du photographe et écologiste Yann Arthus-Bertrand, *366 jours pour réfléchir à notre terre*, il y a de quoi se faire des doutes : Maximilien Rouer nous y apprend que 20% de la population mondiale habitent dans les pays développés et consomment 53% du total de l'énergie mondiale. Dans le commentaire sur la photographie du 26 avril, on lit ce qui suit :

La fortune des trois personnes les plus riches du monde dépasse le PIB total des quarante-huit pays les plus pauvres. Quatre pour cent de la richesse accumulée des 225 plus grosses fortunes (qui totalisent 1000 milliards de dollars) suffirait à assurer l'accès à une éducation, une alimentation correcte et des soins de base à toute la population de la planète.

De tels chiffres donnent le tournis et montrent clairement que la cause des tragédies humaines se situe ailleurs. Dans ce cas, à quoi sert la littérature ? Elle reste, grâce à l'infini de sa corporalité linguistique, ce « temps de la liberté de l'esprit » dont parle René Ménéil et qu'il signifie ainsi : « l'homme délivré un instant de la dictature des choses, conçoit de la vie et de la vérité un idéal qui cesse enfin d'être dérisoire. » (1941, p. 21). La littérature affirme plus que tout autre pratique le sens vital d'un tel principe de base, que ce soit par la feintise de la fiction, le lyrisme de la poésie ou le postulat critique de l'essai.

Il est opportun d'opposer à l'élan d'autodafé du personnage de Vercors l'argument éclairant qui transparaît dans le poème-dialogue « À QUI LA FAUTE ? » de Victor Hugo dans son recueil *L'année terrible*. Face à un individu qui

ne sait pas lire et met feu, tout goguenard et sans raison valable, à « la Bibliothèque », le poète-argumentateur répond dans des vers qui célèbrent le livre en une métaphore filée sur le motif du lumineux. On retient en substance que le livre, disons la littérature, est un trésor rayonnant dans l'esprit humain et qui lui apporte, par le commerce avec Eschyle, Dante, Molière, Shakespeare, Kant, Milton, etc., les clartés libératrices contre les préjugés et les fureurs, en un mot contre les gouffres des ténèbres de la pensée. Les derniers vers sont révélateurs à cet égard qui présentent le livre comme, entre autres : « Le progrès, la raison dissipant tout délire. » (V. Hugo, 2007, p. 311).

À ceux qui récusent toute utilité aux créations littéraires, on ne peut que recommander la lecture des œuvres, avec la lucidité de Bill Gates et sans la mauvaise foi de Renaud Houlade. En ce sens, considérons des expériences d'illustres hommes : des éminences universitaires et un footballeur.

1.2. Les expériences édifiantes des bibliothèques personnelles

En 1986, sort aux États-Unis *The Harvard Guide to Influential Books*, un livre dans lequel cent treize professeurs de la prestigieuse université étaient invités à désigner les livres qui avaient influencé leur pensée. Sur ce modèle, sort au Monde Éditions en 1990 *La bibliothèque imaginaire du Collège de France*, au sous-titre bien éclairant : « Trente-cinq professeurs du Collège de France parlent des livres qui ont fait d'eux ce qu'ils sont ». Les témoignages sont donnés par des profils aux domaines divers : chimie, histoire, littérature et art, géographie, religion, droit, physique, etc. Les sciences humaines et sociales côtoient celles logico-formelles. Mais les livres de pure littérature se taillent la part du lion dans ce panorama livresque très révélateur. Plutôt qu'une bibliothèque imaginaire, c'est d'une bibliothèque tout aussi

idéale que réelle qu'il s'agit. Il suffit de consulter l'Index des noms propres et des titres cités en fin du volume, pour s'en faire une idée. Presque toutes les époques et des cultures différentes y passent.

Dans son témoignage, qui inaugure la série, Anatole Abraham, titulaire de la chaire de « Magnétisme nucléaire », se révèle un amoureux des classiques : il commence par la France (*Candide*), arrive en Russie (*Crime et châtiment*) et en Angleterre (*Macbeth*), puis s'arrête en Allemagne, pour faire court. On découvre ainsi un lecteur assidu de littérature universelle, citant les chefs-d'œuvre qui constituent les têtes de pont du patrimoine littéraire mondial, des œuvres qui, par leur portée esthétique et sociale, débordent largement le cadre national et appartiennent à l'humanité tout entière. On peut dire qu'il n'a pas grand-chose à envier au titulaire de la chaire d'« Études comparées de la fonction poétique », Yves Bonnefoy, qui est dans son élément : des poètes antiques à la modernité poétique. Et il n'est pas opportun d'insister sur son cas, au regard de son profil.

René Huyghe, de la chaire de « Psychologie des arts plastiques », pour nous découvrir les titres phares de sa bibliothèque personnelle, souligne avec raison et pertinence :

Au long de la vie, l'esprit est comme un homme en marche qui franchit des étapes successives et qui rencontre une suite de carrefours où des plaques indicatrices permettent de s'orienter et d'opter sur la direction à choisir. Ces indications déterminantes, ce sont, en effet, souvent des lectures-choc qui en jouent le rôle. (1990, p. 129).

On ne peut mieux dire sur la portée des lectures et des œuvres littéraires dans la construction de l'être de l'homme. Et ce sont les écrivains qui dominent les phases saillantes du parcours de Huyghe. On comprend pourquoi Marcel Froissart (*Physique corpusculaire*) et Jacques Tits (*Théorie*

des groupes), tout aussi curieux, prudents qu'insatisfaits, aient évité de dresser une liste, conscients de l'importance des livres et du risque de se tromper dans le foisonnement de leurs bibliothèques personnelles.

De telles aventures des sciences : littéraires, sociales, techniques... prouvent à satiété que le débat sur l'apport de la littérature à la société est une polémique vaine et sans fondement. Polémique dans laquelle n'oserait pas s'engager le footballeur professionnel français d'origine martiniquaise Lilian Thuram. Dans son essai devenu un classique dans les milieux panafricanistes, *Mes étoiles noires. De Lucy à Barack Obama*, il dresse quarante-cinq portraits de figures illustres de la communauté noire à travers le monde et l'histoire. Et dans ce cheminement diachronique, on repère une dizaine d'écrivains : du fabuliste Ésope, un Noir dans la Grèce ancienne, à l'écrivain russe Alexandre Pouchkine, du philosophe ghanéen Anton Wilhelm Amo dans l'Allemagne des Lumières au Camerounais Mongo Beti dont on connaît l'anticolonialisme foncier.

Il termine ainsi la dizaine de pages consacrées au bouillant Aimé Césaire : « Lors de son enterrement en avril 2008, je me suis approché de son cercueil et je lui ai dit : "Vous pouvez partir en paix car vous avez éduqué toute une population. Nous sommes vos fils et vos filles, nous continuerons à parler, à écrire, pour dénoncer les injustices." » (2014, p. 247). Ces mots, qui résument ce qu'a été la carrière de l'écrivain, résument du même coup tout ce que représentent les œuvres de Césaire pour Thuram, et pas seulement. La littérature est un socle indéniable pour bâtir une conscience.

Les théories du développement, par leur technicisme aveugle et leurs illusions statistiques, oublient que c'est d'abord l'homme qu'il y a lieu de développer. *L'homo economicus* est une vision incomplète qui doit intégrer la

formation morale, intellectuelle et sociale de la personne humaine, disons un *homo cultus*, pour qui la pratique de la littérature doit rester primordiale. Ce que démontrent les exemples de l'informaticien Bill Gates, des professeurs du Collège de France, ou encore du sportif Lilian Thuram.

Pour encore mieux mettre en relief la contribution de la littérature au développement social, il est opportun de voir les « *fonctions diverses* » de la littérature dont parle Jacques Leenhardt (1967, p. 21), par lesquelles elle modélise l'expérience humaine.

1.3. Les fonctions de l'art littéraire

On l'a vu, bien des questions se posent sur la littérature. Qu'elle soit un vecteur de développement est, pour nous, un truisme. Nous essayons, à ce sujet, de présenter ses fonctions dans la résolution des conflits sociaux et culturels. Nous avons déjà dit que notre propos ne prend pas en compte, d'un point de vue économique, la littérature en tant qu'industrie culturelle et marchande. Nous pouvons globalement énumérer.

La fonction esthétique : plaire par la force du verbe et la prégnance des choix pragmatiques, loin des platitudes de l'expression. C'est la dimension à la fois syntaxique et compositionnelle de l'œuvre, embrassant les niveaux stylistiques, rhétoriques, énonciatifs et formels. Dans son *Discours de Suède* (1957), Albert Camus évoque « la beauté dont il [l'artiste] ne peut se passer » (2011, p. 10).

La fonction linguistique : permettre aux lecteurs d'acquérir des compétences en langue en montrant, au-delà des schémas relâchés ou contraignants du parler quotidien, les ressources de la langue. Antoine Compagnon soutient dans sa Leçon inaugurale au Collège de France qu'entre autres pouvoirs de la littérature, « celle-ci corrige les défauts du langage. La littérature parle à tout le monde, elle recourt

à la langue commune, mais elle fait de celle-ci une langue propre – poétique ou littéraire » (2007, p. 22).

La fonction divertissante¹ : amuser, relaxer l'esprit de l'homme en devenant un passe-temps qui le désengourdit de ses lourdeurs occasionnelles. La littérature se veut ainsi ce souverain remède contre l'ennui, selon la formule qui veut qu'on joigne l'utile à l'agréable, par la force captivante de l'histoire.

La fonction didactique : éduquer, édifier en fonction de finalités morales, en étant un instrument d'instruction pour les hommes. La Fontaine ne dit pas autre chose, en évoquant les pouvoirs de la fable, dans « Le pâtre et le lion » (*Fables*, VI, 1) :

Une morale nue apporte de l'ennui ;
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire. (1957, p. 191).

La fonction cathartique : se décharger de ses émotions viles en s'en libérant, c'est la purification ou la purgation des passions dont parle Aristote dans sa *Poétique* et à propos de laquelle doute Jean-Jacques Rousseau dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*. En dépit de la polémique, c'est là une conception de la littérature comme thérapie.

La fonction ontologique : pour le lecteur, se reconnaître dans la personne d'un auteur ou épouser l'ontologie d'un personnage. En dehors de la fascination que peut exercer un écrivain dans le champ social, il est commode que le destinataire du texte puisse s'identifier, à sa manière, à ces êtres de papier incarnants et incarnés : en sont emblématiques les figures du Cid de Pierre Corneille (le

¹ Cela est à distinguer de la fonction ludique, définitoire de l'énonciation fictionnelle, et qui en fait une assertion feinte. Lire, à ce sujet, Searle (1992, pp. 101-119) et Macdonald (2004, pp. 203-228).

principe de l'honneur), le Roi Christophe de Césaire (la gravité des responsabilités du leader en pays dominé).

La fonction argumentative ou militante : libérer l'individu, cette fois-ci, de sa soumission aux pouvoirs, le guérir de tout obscurantisme et lui apprendre le prix de l'autonomie, le sens de la responsabilité. Ce remède est le propre de la littérature d'idées, qu'elle soit à visée ou à dimension argumentative, selon la dichotomie établie par Ruth Amossy (2012) en Analyse du discours.

La fonction épistémique ou cognitive : informer, aider à acquérir des savoirs sur l'homme, l'histoire, la géographie et autres champs des mobiles humains. C'est ainsi qu'un roman d'analyse ou une tragédie nous révèlent la psychologie de l'homme, qu'un récit historique se fait un document d'époque, qu'on a pu parler de désenchantement d'une génération concernant tout un pan de la littérature négro-africaine, etc.

Comme on s'en convainc, la littérature, symboliquement parlant, a son mode de contribution au développement, au sens plein du terme². Et on aimerait reprendre ces mots forts d'un grand littéraire qui souligne l'apport de cet art au vivre-ensemble, et récapitule au passage les fonctions énoncées ci-dessus :

Qu'est-ce en effet qu'un « littéraire » ? En termes de savoirs, un connaisseur de la langue et des idées, des images et des sensibilités qui pétrissent une société ; en termes de savoir-faire, quelqu'un qui maîtrise l'expression, aussi bien orale qu'écrite, et l'analyse des textes jusque dans leurs

² Georges Benko constate dans le *Dictionnaire des sciences humaines* : « Malgré d'indéniables progrès, l'accès au minimum vital de nourriture, à l'eau potable, à la santé, à l'éducation, au respect de la dignité humaine, de même que le droit à la sécurité individuelle et collective, à la liberté dans la démocratie, par l'établissement de l'État de droit, demeurent des problèmes majeurs dans le monde. » (2019, p. 269). On voit que l'auteur allie les impératifs matérialistes du quotidien aux désirs profonds de l'homme de culture.

implicites ; en termes de savoir-être, un esprit qui interroge. Dans une société de l'information, quoi de plus utile. Dans une société massifiée, quoi de plus fondamental. Aussi l'enseignement littéraire doit-il être une priorité, avant quelque spécialisation que ce soit, et cela à tous les degrés, y compris le Supérieur (faut-il rappeler qu'« université » signifie d'abord « rassemblement des gens de savoir » ?). Il s'agit d'un enjeu-clé d'aujourd'hui et de demain. L'atteindre demande seulement de balayer les deux travers symétriques du dénigrement et du fétichisme, l'effort de concevoir des études littéraires adaptées au présent. Et le jeu en vaut la peine, pour peu qu'on désire un monde où l'on ose penser et où le droit à la parole soit une égalité. (A. Viala, 2009, p. 12).

Ce propos nous dit combien la littérature est une grande École de la citoyenneté, de la connaissance de soi et de l'autre, de l'apprentissage de la richesse de la diversité en vue d'un meilleur vivre-ensemble. Okri Pascal Tossou (2014) revient sur cet impératif dans une étude sur l'état des lieux de la littérature française au Bénin. L'étudiant ou le chercheur en littérature, quelle que soit la langue de véhicule du message de l'œuvre, est un apôtre ou un ambassadeur de cette nécessité de la construction d'une société où il n'est de guerre que des idées, dans l'acceptation des différences. C'est aussi cela le développement.

2. Le texte littéraire face au principe de l'efficacité en science

La littérature entretient des rapports divers avec la science. Nous abordons ce fait sous deux angles : celui des réflexions d'écrivains sur la pratique scientifique et celui de la mise en scène de l'activité scientifique dans l'univers diégétique. Nous prenons deux textes sur les rapports entre poésie et science avant de nous appesantir sur le récit de science-fiction dès ses origines au XIX^e siècle.

2.1. *Connaissance poétique, vérité scientifique*

Dans un article publié en janvier 1945 dans *Tropiques*, « Poésie et connaissance », Aimé Césaire analyse les liens entre expérience poétique et connaissance scientifique. Quinze ans environ plus tard, le 10 décembre 1960, dans son Allocution au Banquet du Nobel à Stockholm, l'écrivain français Saint-John Perse, d'origine guadeloupéenne, aborde la même question. Il avait d'ailleurs titré son texte, en version éditée, « Poésie ». Césaire commence à souligner que la science « nombre, mesure, classe et tue. » (1945, p. 157). Entendons que l'activité scientifique consiste à observer le réel mais à le dessécher par des opérations statistiques de nomenclature qui en occultent la complexité et la richesse. Elle tue du fait qu'on sait jusqu'à quelles extrémités peuvent conduire ses prouesses techniques. Ce dont avertissait déjà François Rabelais dans la fameuse lettre de Gargantua à son fils Pantagruel sur les dangers de la « science sans conscience ». Si la vie quotidienne de l'homme a besoin des inventions pratiques de la science, cet homme a autant besoin des sensations de la nature, du réel, en osmose avec les épanchements de son cœur et les élaborations de son esprit. Et c'est là qu'interviennent les illuminations poétiques.

Césaire résume cela en une formule saisissante : « La vérité scientifique a pour signe la cohérence et l'efficacité. La vérité poétique a pour signe la beauté. » (1945, p. 170). Il n'y a pas là une opposition entre science et poésie mais une complémentarité, dans le but de faire de l'homme un être complet. Cette complétude exige que les besoins utilitaires de l'*homo economicus* soient en symbiose avec les désirs de l'*homo cultus*. Saint-John Perse ne dira pas autre chose dans son discours de réception du Prix Nobel de Littérature. Il déplore l'écart factice et infondé entretenu entre affects

poétiques et matérialisme scientifique, et pointe du doigt les drames et incertitudes de la science moderne.

Au fond, on a l'impression que les deux textes viennent d'une même source. Saint-John Perse redit que la poésie, mode de connaissance et de vie, est action. Action qui donne espoir au mode et qui nourrit le quotidien car le poète est en l'homme depuis l'âge des origines. Devant les tragédies de l'histoire, les obscurités de l'existence, la poésie apporte cette once vitale de beauté qui illumine. Lui aussi n'oppose pas les deux activités, affirme qu'elles tiennent du même questionnement sur la vie et que « seuls leurs modes d'investigation diffèrent. » (1981, p. 241). Une étude comparée des deux écrits aboutirait à des conclusions intéressantes en termes de transcendance textuelle et de vision du monde. Là n'est pas notre propos.

Comment la poésie procède-t-elle pour enrichir l'expérience humaine ? Il importe de reprendre les réponses définitives des deux auteurs. Pour le premier : « La poésie est cette démarche qui par le mot, l'image, le mythe, l'amour et l'humour m'installe au cœur vivant de moi-même et du monde. » (A. Césaire, 1945, p. 169). Pour le second :

Par la pensée analogique et symbolique, par l'illumination lointaine de l'image médiatrice, et par le jeu de ses correspondances, sur mille chaînes de réactions et d'associations étrangères, par la grâce enfin d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être, le poète s'investit d'une surréalité qui ne peut être celle de la science. (S.-J. Perse, 1981, p. 243).

Cette superposition des deux définitions montre à quel point, à une quinzaine d'années d'intervalle, deux écrivains, poètes dans l'âme, donnent le fin mot de la constitution profondément humaine, de l'essence sociale de l'activité poétique, il nous plaît d'élargir : de l'activité littéraire. Les opérations mises en jeu dans l'heureuse aventure poétique

sont les mêmes : la langue reconfigurée, les analogies révélatrices, la rhétorique des symboles, la réécriture des mythes, les émotions sublimées. Césaire proclame que la poésie « m’installe au cœur vivant de moi-même et du monde », et Sain-John Perse que « le poète s’investit d’une surréalité qui ne peut être celle de la science ». En des formules passablement similaires, les deux disent en réalité que le souffle poétique a pour finalité de garder intact le rapport prégnant, vivant et riche de l’homme à la nature et à la culture, dans la profondeur et la complexité signifiantes de tout l’être et de tout l’univers. Ces deux visions de la poésie et de la vie donnent la preuve de l’emprise salutaire des arts en général sur les besoins et les désirs de l’homme.

Si dans l’histoire, la littérature a eu et continue d’avoir des intuitions fulgurantes que la science n’a fait que matérialiser, cela s’est presque toujours accompagné d’un questionnement sur l’amélioration des rapports humains.

Dans cette revue des textes littéraires, il est opportun de dire quelques mots sur le cas de la science-fiction. Celle-ci postule une anticipation sur un ailleurs temporel et/ou spatial, et on la rencontre autant en littérature que dans le cinéma. À son sujet, on lit chez Philippe Forest et Gérard Conio : « Genre littéraire qui se consacre à l’évocation d’un monde futur ou imaginaire se distinguant du nôtre par un usage différent ou une maîtrise supérieure de la science et de la technique. » (1993, p. 191). Richard Saint-Gelais (P. Aron *et alii*, 2010, p. 703) ne dit pas autre chose. Mais il faut noter que dès son origine, le genre attire, sur fond de progrès scientifiques à venir, l’attention sur la vérité des dangers et des misères de la technicité sans retenue.

2.2. Les « aéronautes » d'Edgar Poe et la conquête spatiale

Dans les années 1960, avec les Russes et les Américains, la conquête spatiale a franchi un cap avec le premier voyage dans l'espace par Iouri Gagarine, le mercredi 12 avril 1961, et, le lundi 21 juillet 1969, les premiers hommes sur la lune, les astronautes d'*Apollo 11* : Neil Armstrong et Buzz Aldrin. Ces grands pas pour l'humanité, selon le mot célèbre d'Armstrong, se suffisent à eux-mêmes en termes de témoignage des merveilles dont la science est capable. Or, il faut se faire à l'idée, que soulignent Jean Gattégno (1983, p. 58) et Jean Servier (1985, p. 100), suivant laquelle, en la matière, les écrivains par leurs anticipations ont planifié l'avenir, encouragé en quelque sorte les inventeurs.

Strictement parlant³, c'est chez l'Américain Edgar Allan Poe qu'on lit en fiction le premier voyage dans l'espace et le premier alunissage, suivant un postulat scientifique bien décrit dans le récit. Sa nouvelle *Le canard au ballon*, qui date d'avril 1844, raconte la traversée de l'Atlantique par un petit groupe d'aéronautes. Le narrateur s'extasie :

Le grand problème est à la fin résolu ! L'air, aussi bien que la terre et l'océan, a été conquis par la science, et deviendra pour l'humanité une grande voie commune et commode. L'Atlantique vient d'être traversé en ballon ! [...] et dans l'espace inconcevablement court de

³ Les ouvrages critiques situent souvent les commencements de la science-fiction à partir des années 1860 avec le Français Jules Verne et l'Anglais Herbert George Wells. Nous pensons qu'il faut remonter légèrement à l'Américain E. A. Poe dont les textes que nous analysons ci-dessous s'inscrivent bien dans le contexte d'émergence tracé par Stéphane Manfrédo : « Au XIX^e siècle le monde occidental bascule dans l'ère industrielle. Nouvel âge de grandes découvertes, plus rien ne semble impossible. Les rêves, sans cesse concrétisés, sont à portée de la main. L'apport des technologies nouvelles à la vie quotidienne déclenche un irrésistible mouvement progressiste ; la connaissance a force de loi. » (2005, p. 17).

soixante-cinq heures d'un continent à l'autre ! (E. A. Poe, 1982, p. 162).

Quand on considère, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à ce début de XXI^e siècle, les avancées de l'aviation, qu'elle soit civile ou militaire, les constructions des géants de l'industrie aéronautique (tels Boeing et Airbus), la saturation du trafic aérien par diverses compagnies, le monde grouillant des passagers quotidiens dans les aéroports, on peut dire que Poe, derrière la voix de son narrateur, a vu juste et vrai car l'air est devenu effectivement « pour l'humanité une grande voie commune et commode. » Une voie si commune et si commode qu'on entend parfois certains dire que l'avion est leur seconde maison.

Les détails mécaniques du récit font oublier, si on évacue la fonction ludique de l'énonciation, que nous sommes dans une fiction. On croirait lire le compte-rendu d'un voyage spatial réalisé dans la réalité empirique. Et les astronautes de Poe, fiers de leur exploit, prient Dieu pour le triomphe de la science et le dépassement des limites de l'impossible, dans des termes auxquels les mots mémorables d'Armstrong feront visiblement allusion. C'est dire qui a précédé qui, même si c'est dans des registres différents. Neuf ans environ avant, en juin 1835, Poe avait publié ce canular de l'époque, son *Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*, dans lequel ce citoyen de Rotterdam, membre du Collège astronomique de la ville, conquiert la lune.

Dans la lettre-journal que constitue le récit des aventures de Pfaall, adressée au bourgmestre Superbus Von Underduk et au professeur Rudabub, respectivement président et vice-président du Collège national astronomique de la ville de Rotterdam, il narre les conditions de germination de son idée à l'issue d'une lecture, les préparatifs du projet dans des conditions misérables mais avec persévérance, le déroulé du trajet en une vingtaine de jours dans diverses conditions

atmosphériques, et l'alunissage en lui-même. Le texte frappe par les nombreux et pointus détails que donne l'aéronaute, qui allie mécanique, physique, chimie, biologie, mathématiques, aérostation, etc. Au fond, l'imagination croise les sciences et les techniques avec une régularité telle qu'on a l'impression de lire les témoignages d'un astronaute dans la réalité empirique.

Au-delà de l'émerveillement, le récit attire l'attention par de menus passages à l'humour saillant dans lesquels l'explorateur, en pleine ascension, observe avec une distance critique la terre et les hommes. Il note par exemple : « Il était impossible de découvrir une trace des édifices particuliers, et les plus orgueilleuses cités de l'humanité avaient absolument disparu de la face de la terre. » (E. A. Poe, 1982, p. 207). C'est souligner, par une modalisation accentuée (« impossible de découvrir », « orgueilleuses cités de l'humanité ») ce que l'aéronautique n'a cessé de nous apprendre depuis des décennies. Dans l'apesanteur de l'espace, la terre devient minuscule. Le Malien Cheikh Modibo Diarra, ancien de la NASA (National Aeronautics and Space Administration, fondée en 1958) confesse, tel Hans Pfaall : « Regardez le volume de notre minuscule système solaire ! [...] la planète Terre représente moins qu'un grain de sable comparé au volume du cosmos. » (Cité par L. Thuram, 2014, p. 344). Voilà qui devrait mettre un frein à l'orgueil des hommes et nous éduquer à l'humilité à tout point de vue, en comparaison de l'immensité de l'univers et en rapport avec nos semblables.

Les aéronautes fictifs et ceux des agences spatiales des grands pays insistent sur le fait que nous sommes un petit point dans le grand ensemble des galaxies. Cette lucidité se lit avec acuité dans un texte peu connu de Jules Verne.

2.3. « *Paris au XX^e siècle* » selon Jules Verne : une société industrielle ?

Paris au XX^e siècle du Français Jules Verne est un roman de science-fiction qui s'émerveille moins des prouesses techniques qu'il ne satirise une société où les humanités, les lettres et les arts, sont comme tombés en désuétude. Le paradoxe de ce texte est qu'il n'a été publié pour la première fois qu'en 1994 alors que son auteur l'a écrit en 1860, avec une action qu'il situe un siècle plus tard : d'août 1960 au début de 1962. D'un point de vue basique pour ce genre de littérature, trois éléments sont essentiels : la plongée dans le temps et l'espace par une imagination, à bien des égards, futuriste dans ses fabulations, des réalisations scientifiques et techniques virtuelles, une vision sociale empreinte de satire.

Avec son saut d'un siècle, Verne annonce bien des aventures du futur : Le Grand Livre de la banque Casmodge et Cie, avec sa taille et son maniement, ressemble à l'ordinateur à ses débuts ; les quartiers périphériques de Paris sont les banlieues actuelles ; les moyens de locomotion électrique, tel le métro, sont généralisés ; le latin et le grec ont perdu de leur prestige dans les études au profit du tout mécanique ; le capitalisme d'État tend ses tentacules partout et soutient les grandes entreprises... C'est sur ce fond mécanisant et mécaniciste, que l'auteur sémiotique Je-Verne (H. S. Akérékoro, 2022, pp. 196-201) s'écrie et s'alarme devant « ce siècle d'industrie » (J. Verne, 1994, p. 51) qui n'accorde de valeur qu'aux chiffres et aux machines pourvoyeurs de confort au quotidien.

Le récit présente la trajectoire de Michel Dufrénoy, jeune élève passionné de poésie et de vers latins, qui se sentira étranger dans cette société à l'utilitarisme outrancier, comme le souligne singulièrement le Chapitre II si bien intitulé : « Une famille éminemment pratique ». Dans cet univers, les

artistes de tous ordres sont tout simplement inutiles : écrivains, musiciens, peintre, sculpteurs... Même des corps comme les journalistes, les critiques, les soldats, pour des raisons de fabulation, sont déclassés. C'est ainsi que le pianiste Quinsonnas, le professeur de rhétorique Richelot, le bibliothécaire Huguenin, et Michel lui-même, qui se pique de poésie, sont perdus et désespérés, ne sachant à quel saint se vouer. Mais leur déperdition est le signe de la déchéance sociale elle-même, avec des liens distendus, et le profit fait roi.

L'enrichissement général oublie le confort de l'esprit, la science est impuissante face au froid mortel qui sévit. Ce qui est une prédiction des ravages des changements climatiques. Et paradoxalement, disons inévitablement, ce sont les lettres et les humanités qui sont seules capables d'enseigner à l'homme, devenu une mécanique, l'importance de l'enrichissement nécessaire de son esprit, de son imaginaire. Ce roman reste lucide au milieu de « l'élan industriel du siècle » (J. Verne, 1994, p. 52). Ayant rendu visite à son oncle Huguenin, celui-ci lui fait parcourir sa bibliothèque dans laquelle les classiques de l'antiquité au XIX^e siècle constituent le socle de l'être et de la vie.

Ces classiques sont présentés, dans une métaphore longuement filée, comme « la plus belle armée du monde », qui a à son actif d'« éclatantes victoires sur la barbarie. » (J. Verne, 1994, p. 113). Et cette revue des auteurs se déroule sur une quinzaine de pages. Du XVI^e siècle (Ronsard, Rabelais, Montaigne) au XVII^e (Corneille, Racine, Molière, Pascal) et au XVIII^e (Voltaire, Rousseau, Beaumarchais), le métadiscours entre l'oncle et le neveu savoure le suc nourricier de l'intellect qui manque au siècle de la technique et de l'industrie : manque qui l'assèche. Cet assèchement destructeur, une version de l'histoire, que l'anticipation de Verne n'a pas pressentie, l'a déjà si tragiquement vérifié

avant que l'action romanesque imaginée ne se déroule entre 1960 et 1962 : nous pensons aux deux Guerres mondiales et à leurs séquelles, à leurs contradictions endurcies.

Si on ne peut demander à une fiction l'exactitude factuelle de l'action officielle, du moins a-t-elle ce pouvoir, par minoration ou majoration, de nous présenter un climat global de l'état du monde. Ce à quoi Verne est parvenu passablement. Sa célébration de l'armée des humanités couvre aussi une bonne partie de son époque, le XIX^e siècle : Hugo, Balzac, Dumas, Flaubert... Tout cela fascine et met en exergue l'autre face de l'homme qu'il ne faut jamais reléguer dans les marges ou le déni méprisant. Ce que nous enseignent ces auteurs, c'est que l'homme complet, plein de sa personnalité, exige autant la satisfaction de ses besoins matériels et utilitaires que la prise en compte de ses désirs les plus profonds en termes d'émotions, de réflexions morales, de cogitations sur le sens même de l'existence. Et cette bataille ne peut être menée et gagnée que par l'armée des écrivains.

Conclusion

Le champ de réflexion que couvrent les rapports entre littérature et développement est vaste, tant il englobe les problématiques de significations symboliques que celles d'objets marchands et institutionnalisés. Notre travail s'est inscrit dans le premier ordre d'idées pour répondre à la question des mécanismes de modélisation de l'imaginaire humain par l'art littéraire. En nous aidant de la Sociologie de la lecture et de la Sémiotique textuelle, nous avons organisé notre démonstration en deux axes. Premièrement, pour souligner l'apport de la littérature au développement social, il s'est agi de réfuter les doutes sur les pouvoirs de la littérature et de montrer à quel point l'expérience de la lecture enrichit et illumine l'intellect humain autant que les

sensations du cœur. Deuxièmement, sur les liens entre littérature et science, nous nous sommes fondés sur le cas précis de la poésie avec Césaire et Saint-John Perse, et sur l'exemple du récit de science-fiction, à ses débuts au XIX^e siècle, pour voir que le texte littéraire ne se contente pas de devancer les hommes de sciences dans la voie des prouesses techniques, mais qu'encore il tire la sonnette d'alarme contre les risques pour l'humanité d'une fétichisation de la mécanique utilitariste.

Tout cela nous conforte dans la thèse de l'inopportunité et de la difficulté d'une quelconque « décadence de la littérature », telle que l'a pressentie le personnage de Michel Dufrénoy (J. Verne, 1994, p. 65). L'homme ne peut se concevoir que dans le mariage de l'utile (qu'apporte la science) et de l'agréable (que construit l'art). Ce que nous désignons comme le mariage vital de l'*homo economicus* et de l'*homo cultus*. D'un point de vue existentiel, voici ce qu'en dit, entre constat amer et vision optimiste, Jean Onimus : « Si exister c'est être conscient, il faut bien dire que le contact avec la littérature fait *exister* des gens qui, sans cela, resteraient non pas ignorants (qu'importe la mesure des connaissances !) mais moins transparents à eux-mêmes et donc moins dignes du nom d'hommes. » (1965, pp. 22-23).

Références bibliographiques et sitographiques

AKÉKÉKORO Houessou S., 2022, « Géographie de l'espace africain, espace du corps du Noir : éléments de stéréotypie chez Jules Verne », dans Kalidou Sy (sup.), *Revue LilaS*, Hors-série : L'Analyse du discours en Afrique francophone, tome 2 « Jeunes chercheurs » des Actes des Journées d'étude et de lancement du Réseau Africain d'Analyse du Discours, Université Alassane Ouattara de Bouaké, pp. 194-215.

- AMOSSY Ruth, 2012, *L'argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin, 346 p.
- ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis et VIALA Alain (dir.), 2010, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 815 p.
- ARTHUS-BERTRAND Yann, 2003, *366 jours pour réfléchir à notre terre*, Paris, Éditions de La Martinière, s. p.
- BENKO Georges, 2019, « Développement », dans Sylvie Mesure et Patrick Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses Universitaires de France, pp. 269-271.
- BOGNIAHO Ascension, 1999, « Littérature orale et développement », dans Adrien Huannou (dir.), *Littératures, art et société*, Cotonou, AIF/Les Éditions du Flamboyant, pp. 13-37.
- CAMUS Albert, 2011 [1957], *Discours de Suède*, édition électronique Les Classiques des sciences sociales, www.athenaphilosophique.net, consulté le mardi 10 janvier 2023.
- CÉSAIRE Aimé, 1945, « Poésie et connaissance », *Tropiques*, n° 12, Paris, Jean-Michel Place, 1994, pp. 157-170.
- COLLECTIF, 1990, *La bibliothèque imaginaire du Collège de France. Trente-cinq professeurs du Collège de France parlent des livres qui ont fait d'eux ce qu'ils sont*, Préface de Frédéric Gaussen, Paris, Le Monde Éditions, 205 p.
- COMPAGNON Antoine, 2007, *La littérature, pour quoi faire ? Leçon inaugurale prononcée le jeudi 30 novembre 2006*, Paris, Collège de France, généré le 11 juillet 2019, <http://books.openedition.org>, consulté le mardi 10 janvier 2023.

- CRINGELY Robert X., 1996, *Les cinglés de l'informatique 2 : L'entrée en scène d'IBM*, documentaire, Oregon Public Broadcasting with RM Associates, 46 min 26 s.
- ECO Umberto, 2011, « Sur le style », dans *De la littérature*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, pp. 215-237.
- FOREST Philippe et CONIO Gérard, 1993, *Dictionnaire fondamental du français littéraire*, Paris, Pierre Bordas et Fils, 223 p.
- GATTÉGNO Jean, 1983, *La science-fiction*, Paris, Presses Universitaires de France, 128 p.
- HUGO Victor, 2007 [1872], *L'année terrible*, numérisé par les archives internet de Microsoft Corporation, www.upload.wikimedia.org, consulté le vendredi 24 mars 2023.
- LA FONTAINE Jean de, 1957, *Fables*, éd. René Radouant, Paris, Librairie Hachette, 574 p.
- LEENHARDT Jacques, 1967, « Psychanalyse et sociologie de la littérature », *Études françaises*, vol. 3, n° 1 : Varia, Les Presses de l'Université de Montréal, pp. 21-34.
- MACDONALD, Margaret, 2004, « Le langage de la fiction », dans Collectif, *Esthétique et Poétique*, éd. Gérard Genette, Paris, Éditions du Seuil, pp. 203-228.
- MANFRÉDO Stéphane, 2005, *La science-fiction*, Paris, Le Cavalier Bleu, 126 p.
- MÉNIL René, 1941, « Orientation de la poésie », *Tropiques*, n° 2, Paris, Jean-Michel Place, 1994, pp. 13-21.
- MERLET Philippe (dir.), 2004, *Le Petit Larousse illustré 2005*, Paris, Larousse, 1856 p.
- ONIMUS Jean, 1965, *L'enseignement des Lettres et la vie. Métamorphose d'un métier*, Paris, Desclée de Brouwer, 147 p.

- PERSE Saint-John, 1981, « Poésie, Allocution au banquet Nobel du 10 décembre 1960 », dans *Amens* suivi de *Oiseaux*, Paris, Gallimard, pp. 239-248.
- POE Edgar Allan, 1982, « Le canard au ballon » et « Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall », dans *Histoires extraordinaires*, traduit de l'américain par Charles Baudelaire, Préface de Julio Cortázar, Paris, Gallimard, pp. 161-177 et 179-234.
- POISSENOT Claude, 2019, *Sociologie de la lecture*, Paris, Armand Colin, 192 p.
- POLGE Auriane, 2021, « Bill Gates partage les livres qu'il a adoré lire en 2021 », www.tomsguide.fr, consulté le mardi 10 janvier 2023.
- REY Alain et REY-DEBOVE Josette (dir.), 2017, *Le Petit Robert 2018. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert – SEJER, 2840 p.
- SEARLE John R., 1992, « Le statut logique du discours de la fiction », dans *Sens et expression. Études de théorie des actes de langage*, traduit de l'anglais et Préfacé par Joëlle Proust, Paris, Minuit, pp. 101-119.
- SERVIER Jean, 1985, *L'utopie*, Paris, Presses Universitaires de France, 128 p.
- THURAM Lilian, avec la collaboration de Bernard Fillaire, 2014, *Mes étoiles noires. De Lucy à Barack Obama*, s. l., Le Livre équitable, 403 p.
- TOSSOU Okri Pascal, 2014, « La littérature française au Bénin : entre dynamisme et essoufflement », dans *Métadiscours....*, Cotonou, GAS-PLUS, pp. 44-63.
- VERCORS Jean Bruller dit, 1963, *Le silence de la mer et autres récits*, Paris, Albin Michel, 184 p.

VERNE Jules, 1994, *Paris au XX^e siècle*, éd. et Préface de Piero Gondolo della Riva, Paris, Hachette/Le cherche midi éditeur, 218 p.

VIALA Alain, 2009, *La culture littéraire*, Paris, Presses Universitaires de France, 288 p.